

La parole a-t-elle encore un pouvoir ?

Valérie Lefebvre-Faucher et Philippe Néméh-Nombré

Numéro 811, hiver 2020–2021

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/94412ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Centre justice et foi

ISSN

0034-3781 (imprimé)

1929-3097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lefebvre-Faucher, V. & Néméh-Nombré, P. (2020). La parole a-t-elle encore un pouvoir ? *Relations*, (811), 12–13.

LA PAROLE A-T-ELLE ENCORE UN POUVOIR ?

Pour que la parole agisse, il faut résister à l'injonction de crier plus fort et la rendre plus lente, plus complexe, plus soignée.

Valérie Lefebvre-Faucher

L'auteure, éditrice et écrivaine, a récemment fait paraître l'essai *Procès verbal* (Écosociété, 2019)

J'aime assez la cacophonie. Je trouve que la parole devrait être multiple, accessible et libre. Je l'ai voulue déchaînée. Nous avons travaillé collectivement pour la démocratiser, faire entendre des voix inaudibles et, c'est vrai, la technologie a facilité l'ouverture des vannes – pensons seulement aux mouvements de dénonciation d'agressions sexuelles. Je ne veux pas arrêter ce flux puissant. Mais il y a quelque chose dans la communication exponentielle qui nous fait souffrir. Elle a le visage de notre souffrance. Par l'écran nous entrons dans un hurlement continu. Nous sommes nombreux à réclamer du silence (et la déconnection). Nous n'en pouvons plus.

Je crois que la douleur ne vient pas tant de notre intolérance au débat ni de l'abondance d'information. Elle révèle surtout une frustration ; il y a décalage. Dans ce flot continu, nous vivons paradoxalement une expérience langagière et relationnelle insuffisante. Ce ne sont pas vos idées, vos témoignages libres, vos voix trop fortes qui me désolent : c'est leur enfermement dans la répétition et le publicitaire ; c'est notre difficulté à nous croire, notre incapacité d'utiliser ce déluge de créativité et d'intelligence pour faire communauté. Une impuissance perpétuelle.

La production de contenu

Nous parlons le plus souvent comme de bons consommateurs obéissants. Nous nous rapportons par des publications

régulières sur les médias sociaux, nous payons chaque jour notre dû en opinions et en données personnelles, nous succombons aussi à l'addiction d'apparaître. La vitesse, la pression à la publication, l'exigence constante de répondre, cela nous tient dans une parole obligatoire. Des moyens (technologiques, mais pas seulement) qui semblent libérer la parole la contraignent tout autant. Pouvons-nous prétendre déconstruire les rapports de pouvoir et favoriser la diversité de la pensée à travers des médias et des protocoles éditoriaux conçus pour la production industrielle ? Quand Facebook, qui autorise plus ou moins sept réactions et cinq types de relations, fabrique automatiquement pour nous du contenu à publier, quand la valeur d'un article se calcule au nombre de réactions outrées ? Quand il faut fabriquer au livre une image de marque ? Dans ces structures, notre propos ne compte plus autant que notre intégration à un contenant, un moule. Et même nos débats les plus vifs se voient réduits à des questions de forme.

J'aime comment Dalie Giroux, parlant de notre rapport à l'espace, nous décrit comme des « êtres circulés » par des « machines à circuler » (*Généalogie du déracinement*, PUM, 2018) ; des êtres qui pensent que s'arrêter tue. Il se produit quelque chose de semblable avec la parole. La discussion rapporte plus si elle ne s'arrête pas : nous l'avons adaptée à la croissance capitaliste. Notre parole devient piston, alors que nous la voudrions rituel et science, lien et rupture. Chaque fois que son abondance participe de la surproduction et de la surconsommation, la parole ne fait pas *ce qu'elle a à faire*. Nous parlons en êtres aliénés et ce n'est pas de silence dont nous manquons, mais de sens. Souvent, j'ai envie de faire grève. Ne plus participer au commentaire constant. Non pas me taire, mais descendre du wagon.

Paroles soignées

Pour que la parole agisse, qu'elle permette l'apprentissage et l'émotion et raconte le monde, des moyens existent. Nous les connaissons, mais nous nous en détournons pour miser sans cesse sur le courant de mots et d'images. Or les effets les plus profonds des mots ne sont pas immédiats. Il leur faut de l'écoute et du temps. Il nous faut aussi un contexte de partage et une éducation à la parole. Les profs, les médiatrices, les journalistes et mes collègues de l'édition ont toute mon admiration et mon empathie. Le flux de parole qui recouvre le monde a besoin de leur aide. Nous qui travaillons avec les mots avons appris un grand nombre de stratégies éditoriales pour permettre une parole vivante et vivable. Nous savons que l'émission d'un message ne clôt jamais un débat ou une histoire, que parler est souvent le début ; nous savons qu'il faut accompagner les lectures, permettre des réponses. C'est ce savoir-faire, certes subjectif et imparfait, qui manque cruellement, quand la parole devient machinale.

Que faut-il faire une fois qu'une parole est lancée ? Il faut encore des gens qui partagent leurs expériences et leur savoir, qui étudient l'histoire et les langues, qui écrivent en forme de ponts. Il faut des gens qui se lèvent pour déboulonner les statues, pour que les mots aient des conséquences. Il faut des gens qui consolent et encouragent, qui accompagnent le long cheminement qui vient après une dénonciation, par exemple. Des gens qui s'excusent ou inventent des rituels de justice, de joie. La parole qui porte s'appuie sur tout ça. Elle a lieu en nous et entre nous, peu importe la rapidité avec laquelle les machines nous la répercutent. Elle n'est pas profitable, ne gagnera pas d'élections, mais elle défait des engrenages. Soignons-la. ☺

Nous vivons dans une société où la prise de parole se massifie : prolifération de publications imprimées ou en ligne, surenchère discursive dans les médias sociaux et autres plateformes numériques... Ainsi noyée dans un flux exponentiel qui répond souvent à des logiques de croissance capitaliste, la parole perd de son sens. Perd-elle pour autant de sa valeur, de son pouvoir ? Et comment la sauver, la libérer de sa domestication, voire de sa récupération ? La discussion est lancée.

Sans cesse détournée, la parole noire est piégée d'avance. Ce qu'elle dit ne peut s'accomplir qu'au-delà des mots.

Philippe Néméh-Nombré

L'auteur est doctorant et chargé de cours en sociologie à l'Université de Montréal

C'était la quatrième séance de ma première charge de cours et je me souviens que je portais une chemise. J'expliquais que selon Pierre Bourdieu, ce qui fait la performativité d'une parole, d'un énoncé ou, si on veut, ce qui fait que la parole s'accomplit, *qu'elle fait ce qu'elle dit*, c'est qu'elle est prononcée par une personne autorisée à la prononcer, dans une situation légitime, au moyen des outils légitimes, *à des personnes qui la reçoivent comme légitime*. Je me souviens que c'était la quatrième séance parce que la semaine précédente je portais encore une chemise et parce qu'une vingtaine de minutes avant la fin, alors que je répondais à quelques questions, un professeur un peu pressé était entré dans la salle, avait débranché mon ordinateur du projecteur et avait commencé à s'installer. «Je n'avais pas vu, je n'avais pas compris qu'il y avait un enseignant», s'était-il ensuite excusé. À me regarder – à ne pas me voir –, la légitimité de ma parole n'allait pas de soi pour lui, même si j'étais devant la classe, que je m'adressais à la classe, que mon ordinateur était branché au projecteur et que je portais une chemise. Une personne autorisée, dans une situation légitime, au moyen des outils légitimes, *à des personnes qui reçoivent cette parole comme légitime*. La démonstration était inespérée, je l'avais vu dans les yeux écarquillés des étudiantes et des étudiants, mais je leur soumettrais quand même un exemple plus canonique, pour la forme : «je vous déclare mari et femme».

Et si, donc, l'une de ces conditions n'y est pas, si par exemple le mariage implique un singe, comme plaisantait, avant Bourdieu, John Austin ? Alors l'énoncé n'est pas performatif, ce qui est dit ne *fait* pas ce qui est dit ? C'est ça, oui. Enfin, c'est l'idée générale.

Black Lives Matter

Cette idée a beaucoup voyagé depuis et, quelque part en juillet dernier, la philosophe Judith Butler suggérait : en déclarant que les vies noires comptent, non seulement l'énoncé mais aussi le sujet noir qui l'énonce, dont la vie ne compte pas là où il l'énonce, sont performatifs. Non pas parce qu'en prononçant ces mots, les vies noires se mettent effectivement à compter, mais parce que dans la répétition ils initient quelque chose en ce sens, quelque chose qui commence à persuader de l'importance de l'énoncé et du sujet noir qui l'énonce.

Et si, donc, l'une des conditions qui rendent un énoncé performatif n'y est pas, si par exemple Butler s'égare en proposant que le destinataire peut recevoir comme légitimes l'énoncé et le sujet qui énonce «*Black lives matter*» ? Si le sujet est plutôt appréhendé comme une chose, un objet ? Alors l'énoncé et le «sujet» qui l'énonce ne sont pas performatifs ? C'est ça, oui. Enfin, c'est l'idée générale, parce que la vie noire ne doute pas d'elle-même, ne s'énonce pas à elle-même. Mais voilà : c'est qu'il y a aussi de ces énoncés qui n'accomplissent pas ce qu'ils énoncent et, à la fois, accomplissent quelque chose d'autre ; il y a de ces énoncés dont l'action accomplie ne dépend pas des mots prononcés mais de leur circulation, de leur reprise.

Détournement de sens

«Les vies noires comptent», répète le «sujet» noir. L'énoncé, répété, persuaderait et donc fonctionnerait, il *ferait*. D'accord, peut-être, on spécule, on doute,

on espère sincèrement ; on se demande qui est persuadé par les mots prononcés et répétés, puis qu'est-ce que persuader veut dire. On se demande, mais entre-temps, quelque chose de tangible se produit : ce que l'énoncé accomplit dans sa circulation, dans sa reprise. «Les vies noires comptent», vend Amazon. «Les vies noires comptent», s'agenouillent les corps policiers. «Les vies noires comptent», clament les personnes élues. Les vies noires comptent pendant qu'on les exploite, pendant qu'on les tue, pendant qu'on les laisse mourir.

Dans sa circulation, l'énoncé est aussi malléable que le «sujet» qui l'énonce. Dans sa reprise, l'énoncé n'accomplit pas ce que les mots disent, parce que le contraire de ce qu'ils disent se poursuit dans les pratiques d'Amazon, dans les meurtres policiers, dans les politiques publiques. L'énoncé n'accomplit pas ce que les mots disent mais accomplit quelque chose : il se substitue à leur sens, devient une incantation permettant de laisser mourir en bonne conscience.

Et si, donc, le «sujet» noir qui énonce voit systématiquement sa parole récupérée, si la malléabilité de cette parole en neutralise, vide et inverse nécessairement le sens ? Si la vie du «sujet» noir ne compte pas, que là où il parle il s'approche plutôt de l'objet, et que l'énoncé de la valeur de sa vie n'est pas performatif, qu'il produit plutôt l'inverse de ce qui est dit ? Alors la résistance de «l'objet» doit-elle empêcher sa propre (re)prise, être fugitive, en excès du mot, dans l'opacité, dans le silence, dans le cri, dans le bruit ? C'est ça, oui : là où la parole ne peut pas faire ce qu'elle dit, ce qu'elle dit doit se faire ailleurs. Enfin, c'est l'idée générale, mais elle est difficile à énoncer. ☹